

Au fil des ans

REVUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE



volume trente-et-un numéro trois 7 \$

Regard sur notre patrimoine
**LA MUSIQUE
EN BELLECHASSE**

Conseil d'administration

PRÉSIDENT **michel tardif**

418.882.8160 micheltartif@rocketmail.com

VICE-PRÉSIDENT **pierre prévost**

418.882.3528 pierre.prevost@globetrotter.net

SECRÉTAIRE **lucie fillion**

418.882.2402 lucie.fillion@fsaa.ulaval.ca

ADMINISTRATEUR **andré bouchard**

418.243.2396 abbenee96@gmail.com

ADMINISTRATRICE **sylvianne breton**

418.271.0866 sylvianne7@hotmail.com

ADMINISTRATRICE **denise pouliot**

418.243.2626 pouden@videotron.ca

ADMINISTRATEUR **Louis Gosselin**

418.887.5299 louis.gosselin@globetrotter.net

ADMINISTRATEUR **Gilles Demers**

418.642.2274 3gillesdemers@gmail.com

Territoire

MRC DE BELLECHASSE

Équipe éditoriale

RÉDACTRICE EN CHEF **marie-josée deschênes**

ÉQUIPE ÉDITORIALE **ginette bélanger, lucie fillion, michel tardif, marie-josée deschênes, pierre prévost, rené minot**

RÉVISEUR **rené minot**

COMPOSITION **nicolas godbout**

Illustration de couverture

Jour de l'an 1962. Alice Paré au violon, sa fille Thérèse Asselin à la guitare et son gendre Léandre Coulombe à l'accordéon; Réjean Coulombe près de sa mère. À Saint-Raphaël dans la maison chez Joseph Asselin. (Collection Richard Coulombe)

Informations

COTISATION ANNUELLE **30 \$**

ADRESSE POSTALE **8, avenue Commerciale, Saint-Charles (Québec) G0R 2T0**

COURRIEL **shb@shbellechasse.com**

DÉPÔT LÉGAL **Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2019** ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont de la responsabilité de leurs auteurs. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

Au fil des ans est publiée quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Présentation

S'il y a un art qui peut rassembler les gens, c'est la musique. Les froides soirées hivernales de nos ancêtres ont été égayées par le chant, le violon, le piano, la guitare, voire par la danse. La musique crée de l'émotion et de la beauté dans nos vies. Elle parle à l'âme. La culture musicale québécoise a pris forme au son de la voix de ses habitants, des violons, des cuillères et des gigues. Depuis ces premiers temps, la musique n'a cessé d'évoluer. Bellechasse regorge d'artistes qui ont marqué l'histoire de la musique québécoise. Nous avons ouvert la boîte aux trésors! Maestro...

Marie-Josée Deschênes

Mot de la rédactrice	3
Mot du président	4
Nouvelles du milieu	6
Dossier Vivre de l'air du temps	7
1. Deux Bellechassoises du trad	8
2. Dina Bélanger : entre musique et mysticisme	13
3. Mignault et Lemieux, deux grands musiciens	18
4. Yvan De Blois : des Virtuoses au Country Style	22
5. Le Chœur de Bellechasse	29
6. Un piano, des accordéons	31
7. Des initiatives musicales à Beaumont	33
Chronique François Goulet et fils	35

MOT DE LA RÉDACTRICE



L'année 2019 marque la tenue du 10^e concert annuel du Chœur de Bellechasse. Le Comité de rédaction — composé de quatre choristes de ce regroupement vocal — a donc profité de cette année festive pour questionner le patrimoine musical de Bellechasse. Et nous avons en effet semé tout l'été pour récolter en ce début d'automne plusieurs témoignages de musiciens du passé, actuels, de groupes vocaux, d'organiseurs d'évènements musicaux, etc. Le dossier débute par les témoignages d'Olivier Leclerc et de Mike Labonté qui dévoilent leur passion de la musique traditionnelle. Cette dernière ne fait donc pas seulement partie de notre passé, mais elle est bien vivante dans le cœur de plusieurs musiciens bellechassois qui s'évertuent à la diffuser. Nous n'aurions pu parler de la musique sans lever le voile sur l'histoire de la bienheureuse Dina Bélanger qui a marqué

l'œuvre des religieuses de Jésus-Marie et contribué au développement de la culture musicale québécoise. René Minot poursuit les recherches en dévoilant l'histoire de deux artistes armageois, Aimé Mignault et Irénée Lemieux, dont le rayonnement dépasse les limites de Bellechasse. Puis Ginette Bélanger a rencontré le musicien de renom Yvan De Blois, qui relate comment est née sa carrière de musicien dans les années 1960. Encore une fois, le talent des musiciens d'ici dépasse les frontières pour rayonner dans l'ancienne région de Dorchester et dans la Beauce. Marie-Josée Deschênes présente l'histoire du Chœur de Bellechasse dont la naissance a grandement été soutenue par la Société historique de Bellechasse en 2009-2010. Pierre Prévost présente un duo de musiciens bellechassois passionnés, Rachel Aucoin et Sabin Jacques, qui cultivent l'amour de la musique traditionnelle. Par leur engagement dans la tenue de camps musicaux et d'activités musicales, ils contribuent à garder vivant le patrimoine musical québécois. Finalement, Alain Grenier, ténor du Chœur de Bellechasse, présente la naissance de Culture Beaumont qui offre à la population des spectacles gratuits qui ensoleillent les vendredis et dimanches de l'été par la découverte d'artistes en émergence.

Notre unique chronique est consacrée à présenter l'histoire de l'entreprise de Saint-Gervais, Frs Goulet et Fils inc. qui soulignera ses 75 ans d'existence le 19 octobre 2019. La mairesse de Saint-Gervais, Manon Goulet, relate l'histoire de l'entreprise familiale qui a prospéré depuis sa fondation en 1944. En tant que choriste du Chœur de Bellechasse et de nombreux autres chœurs, Manon Goulet est aussi reconnue pour ses nombreuses implications dans son milieu pour garder vivante la tradition musicale. Enfin, la dernière page vous invite à vous inscrire à l'excursion annuelle de la Société historique de Bellechasse le 26 octobre prochain.

En conclusion, la musique est un art qui rassemble les gens. Dans ce numéro, de nombreuses personnes se sont naturellement rassemblées pour vous offrir un contenu inédit. Profitez-en pour le découvrir... en écoutant vos plus beaux airs!

Marie-Josée Deschênes

MOT DU PRÉSIDENT



Que souhaitons-nous léguer ?

À cette question, simple en apparence, la réponse devient de plus en plus complexe lorsqu'on lui accole un complément indirect tel que... à nos enfants... à nos amis... à notre municipalité... à notre région... à notre pays...

Suivant le complément choisi, la réponse pourra varier, et même, immanquablement pour 99 % des répondants, elle sera positive : de l'argent, de bons souvenirs, un environnement sain, etc. Mais combien d'entre nous auraient répondu : l'amour de nos racines, la fierté de ce qu'ont accompli nos ancêtres, le respect de nos valeurs ? En fait, l'amour, la fierté et le respect, ne sont-ils pas les composantes essentielles de la pierre angulaire sur laquelle notre société a été édiflée ? Pourquoi en effet

ne pas léguer le meilleur fruit de notre passage sur terre, si éphémère soit-il, en laissant une trace dans le cœur et dans l'âme, plutôt qu'une trace dans le portefeuille ou dans la mémoire des gens et des sociétés ?

En tant que membre de la Société historique de Bellechasse, chacune et chacun d'entre nous accorde beaucoup d'importance au patrimoine, mais ce patrimoine si cher à notre cœur est aujourd'hui en train de rétrécir comme peau de chagrin, et ce dans une indifférence collective insidieuse, dangereuse. Tout comme les actions de nos ancêtres portent des fruits aujourd'hui, nos actions préparent les fruits de demain. Que restera-t-il de nos valeurs, de nos connaissances sur nos ancêtres et de la fierté que nous avons d'eux, lorsque nous quitterons notre corps ? Tout comme moi, vous avez vu la société québécoise se transformer au cours des 25 dernières années, nous avons vu notre Bellechasse se développer. Est-ce toujours dans la direction désirée ? Sommes-nous dans un bateau dont nous tenons la barre, ou sommes-nous les simples matelots d'un navire où nous n'avons rien à décider ? Chaque action que nous posons laisse une trace ! Chaque discours que nous tenons peut faire naître une réflexion à partager !

Selon moi, nous avons le devoir de parler à nos enfants, à nos petits-enfants, à nos amis, à nos conseils municipaux, à nos élus provinciaux et fédéraux. Tous, chacun et chacune, nous portons des valeurs essentielles à la préservation de notre patrimoine, au relais de nos valeurs, à la sauvegarde de nos racines. Nous devons poursuivre les efforts réalisés par nos ancêtres. Ce travail que nous effectuons aujourd'hui, de préservation et de mise en valeur de notre patrimoine et de nos racines, est le legs que nous devons laisser à nos enfants, à nos amis, à nos concitoyens. Sans nos efforts, il ne restera rien de notre passage ni de celui de nos ancêtres, sur cette petite boule bleue appelée la Terre.

J'entends certaines personnes s'exclamer : « Moi, je ne connais rien, je n'ai rien d'intéressant à dire, je n'ai pas une grande instruction !... » Eh bien non : à chacun, chacune de nous correspond un paragraphe spécifique de notre histoire collective ; mieux : nous avons commencé à

participer à l'écriture de plusieurs autres paragraphes autour de nous, selon notre degré d'implication locale, régionale ou nationale.

Cet été, nous avons eu de magnifiques occasions de vivre Bellechasse, de nous imprégner d'activités locales à travers des festivals et symposiums dans plusieurs de nos municipalités bellechassoises. L'histoire, c'est au quotidien qu'elle s'écrit ; le patrimoine, c'est au quotidien qu'il se construit !

Enfin, vous me permettez ici de remercier et de féliciter, du fond du cœur, l'ensemble des participants au projet Archives-Bellechasse, qui nous permet de graduellement découvrir les racines de notre magnifique Bellechasse. Premièrement, merci aux archivistes et historiens qui, depuis quelques années, œuvrent avec professionnalisme à colliger ces remarquables documents, à les répertorier et à les numériser. Un bravo particulier à Philippe Lambert, Éric Roussin et Clara Frenette qui ont passé quelques années avec la SHB, ce dont Clara a tiré un superbe montage illustré qu'elle a présenté en diaporama lors d'une conférence et qui est l'objet d'une exposition au Domaine de la Pointe-de-Saint-Vallier : c'est une partie du fruit des recherches sur le patrimoine qu'elle a judicieusement abordées sous l'angle des cours d'eau. Et finalement, un chaleureux merci à l'artisan qui est à la base de tout ce magnifique travail, un homme d'exception, une personne fantastique, un bénévole extraordinaire : Pierre Lefebvre. À tous, un immense merci.

Michel Tardif

NOUVELLES DU MILIEU

LES JOURNÉES DE LA CULTURE. — Les 27, 28 et 29 septembre, la comédienne Marie-Soleil Dion et l'écrivain Dany Laferrière de l'Académie française, ambassadeurs des vingt-troisièmes Journées de la culture, invitent les citoyens de tous âges à célébrer les arts et la culture dans près de 350 villes et villages du Québec! Sous la thématique *LA RENCONTRE — Tisser des liens, bâtir des ponts*, fil conducteur de la programmation, l'événement propose des milliers d'activités gratuites à tous les amoureux de culture.

<https://www.journeesdelaculture.qc.ca>

PATRIMOINE BÂTI, AGIR AU QUOTIDIEN. — Après plusieurs mois d'actualité patrimoniale dense, le 3 octobre prochain, l'organisme national en patrimoine, Action Patrimoine, propose aux professionnels et aux acteurs du milieu de se retrouver à l'Espace Shawinigan pour réfléchir et échanger autour de la gestion du patrimoine et du partage des responsabilités. La conférence d'ouverture sera présentée par Jean-François Nadeau, directeur adjoint de l'information au quotidien *Le Devoir* et historien. Pour plus d'informations, consultez :

<https://actionpatrimoine.ca/activites/colloque-2019/>

CONFÉRENCES SUR LE PATRIMOINE BÂTI. — Les 3 et 10 octobre, à 19 h, en l'église Saint-Michel, se tiendra une série de trois conférences sur le patrimoine bâti. Les conférenciers Clermont Bourget, Michel Lessard et Jean Fortier aborderont les notions d'identité, de revalorisation et de patrimoine religieux. Entrée gratuite.

CONFÉRENCE D'YVAN DE BLOIS SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE SAINTE-CLAIRE. — Le 10 octobre, à 19 h 30, se tiendra une conférence visant la mobilisation citoyenne autour des enjeux locaux du patrimoine religieux. L'événement se tiendra au Centre de vie de Bellechasse (55-B, rue de la Fabrique, Sainte-Claire). Vous devez réserver votre place, au coût de 5 \$, en communiquant par téléphone (418 883-4246)

avec Mario-Georges Fournier de la Société du patrimoine de Sainte-Claire ou par courriel :

<https://socpatrimoine.wixsite.com/socpatrimoine>

EXCURSION DE LA SHB. — Le 26 octobre, la Société historique de Bellechasse vous invite à participer à une autre excursion à saveur d'histoire et de patrimoine. Les hauts de Lotbinière seront notre destination et nous sillonnerons les monts et vallées par les chemins Craig et Gosford qui ont contribué au développement de cette région. Les paysages, les cultures, le patrimoine et l'histoire sont au menu, entrecoupés de pauses gourmandes. (Voir les détails en quatrième de couverture.)

FORUM DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC. — Les 6, 7 et 8 novembre, dans l'ancienne chapelle du monastère du Précieux-Sang à Saint-Hyacinthe, se tiendra le Forum du patrimoine religieux du Québec. Il sera suivi de la soirée gala des Prix d'excellence à la salle Théâtre La Scène, sise dans l'ancienne église Christ-Roi, aujourd'hui transformée. Le lendemain, différentes visites thématiques permettront de découvrir le patrimoine religieux de Saint-Hyacinthe. Le Forum sera précédé de la Journée de réflexion sur les biens mobiliers à caractère religieux, le 6 novembre, au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Pour plus d'informations, consultez :

<http://www.patrimoine-religieux.qc.ca/fr/evenements/forum-sur-le-patrimoine-religieux>

CONCERT DU CHŒUR DE BELLECHASSE DANS LA CHAPELLE DE LA MAISON-MÈRE DES SŒURS DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS. — Cet automne, le Chœur de Bellechasse offrira trois concerts dont le premier, le 30 novembre, est au profit de l'organisme Résidence d'accueil Bellechasse-Sud qui accueille les nouveaux arrivants et aide les personnes dans le besoin.

DOSSIER

Vivre de l'air du temps



© lesfestifs.com

*Le vieux moulin dormait parmi les trèfles roses,
Il sommeillait sans bruit : comme dorment les choses,
Le vieux moulin dormait.
Et son rêve longtemps bercé par le murmure,
De la chute qui chante à travers la verdure,
Le vieux moulin dormait.*

Alice Lemieux

DEUX BELLECHASSOIS DU TRAD

OLIVIER LECLERC ET MIKE LABONTÉ



Olivier Leclerc est musicien et directeur de la Maison de la culture de Bellechasse. Il dirige le Chœur celtique et administre le festival Celtes et Cie à Saint-Malachie. (Photographie : *La Voix du Sud*, 2018)

Nous sommes le jeudi 1^{er} août 2019 par une belle journée d'été au Parc de l'Esplanade dans le Vieux-Québec. Mon acolyte Mike Labonté et moi venons de jouer de grands classiques de la musique traditionnelle québécoise sur la scène de l'Auberge des Chic-Chocs aux Fêtes de la Nouvelle-France. Un autre groupe vient de prendre la relève et fait également honneur à nos traditions en musique, traditions on ne peut plus vivantes et dynamiques que le public et les touristes apprécient avec enthousiasme. En jouant cette musique, de la scène, on voit une variété impressionnante de gens qui opinent du bonnet, tapent des mains et répondent en chœur à nos chansons, comme si cette musique s'adressait à eux directement et qu'elle amenait inévitablement au plaisir décomplexé de partager ensemble un moment festif.

Cet article que nous rédigeons avec humilité est un témoignage de l'« intérieur » de deux musiciens animés par un amour sincère de la musique traditionnelle. Mike et moi allons remonter aux origines de ce qui nous a poussés à devenir des musiciens trad, et vous parler de ce que nous aimons dans le fait de jouer du trad en 2019. Nous allons également vous parler des préjugés envers le folklore et finalement vous donner notre vision de l'avenir de cette forme d'art unique au monde. Sous forme de questions/réponses, et chacun à son tour, le duo Labonté-Leclerc vous ouvre une fenêtre sur leur univers.

D'où vous vient votre intérêt pour la musique traditionnelle ?

MIKE LABONTÉ (SAINT-RAPHAËL). — Mon intérêt pour la musique traditionnelle vient de mon jeune âge. Il y avait beaucoup de « tradition » à Saint-Raphaël. Quand j'étais jeune enfant, nous nous réunissions chez ma tante Diane Labonté, un lieu de rencontre où se produisaient toujours deux joueurs d'accordéon, Léon Doiron et Fernand Latulippe, et au violon Albert Fradette, du magasin général Bébert Fradette. Ils pouvaient jouer pendant de longues heures et moi je jouais de la cuillère avec eux. Je m'endormais à côté de l'étui du violon pendant que ma tante « câllait » les danses. Il y avait aussi un conteur, Goli, qui habitait dans mon rang, le Gravier. Je partais le visiter presque tous les jours avec mon bicycle à pédale. Je m'assoiais avec lui sur la galerie et il me contait toutes sortes d'histoires incroyables. Ma mère me disait qu'il contait des menteries, mais pour moi c'était un monde imaginaire très précieux et, en plus, il me donnait toujours une petite « liqueur » de chez Idéal Sport. Parfois, il aimait me chanter des chansons à répondre et nous chantions ensemble en tapant du pied.

J'ai aussi eu la chance de côtoyer le conteur Ernest Fradette qui venait nous faire des contes à la bibliothèque de l'école La source, à la dernière période de l'après-midi. Nous étions tous captivés par ses contes. C'est à cette époque que le conteur Michel Faubert venait collecter et enregistrer les contes qu'Ernest nous racontait.

Je profitais aussi de ce que ma mère faisait des ménages à domicile : j'étais toujours très heureux lorsqu'elle m'emmenait avec elle chez Adélarde Godbout dans le Deuxième Rang. Pendant que ma mère faisait son travail dans la maison, moi, j'allais pêcher la barbotte avec Adélarde et il me chantait plein de belles chansons traditionnelles.

À 12 ans, j'ai commencé à jouer de la guitare avec Conrad Lemieux qui était mon professeur en Secondaire 1. Il a su me donner la piquette pour la musique traditionnelle et il a aussi influencé beaucoup de jeunes musiciens comme moi dans le village. Souvent, le vendredi en revenant de l'école, nous chantions des chansons à répondre dans l'autobus et c'était un bon moment pour partager des chansons de notre village. C'est alors que j'ai commencé à jouer comme chansonnier avec des amis musiciens. Chaque fois que je jouais dans un bar, ça se terminait toujours en folklore. Les gens étaient très friands de cette musique avant la défaite référendaire de 1995.

J'ai par la suite découvert des musiciens traditionnels à Armagh (Benoît Bolduc, Jean-Pierre Lachance du Rêve du diable, la famille Laplante, la famille Langlois) et c'est là que j'ai vraiment découvert que chaque village avait quelques musiciens traditionnels, ce qui m'a donné le goût d'aller à leur rencontre.

En déménageant à Québec, j'ai commencé à aller « jammer » dans des sessions de musique traditionnelle et c'est à ce moment que j'ai réalisé à quel point j'avais grandi dans un bassin de trad important. J'ai enregistré à cette époque un album de contes et légendes de Bellechasse avec La Bellechasse enchantée en 1999. Pendant La Bellechasse enchantée, j'ai fait la rencontre de Robin Roy et nous avons formé en l'an 2000 le groupe de trad La Ritournelle. Benoît Bolduc s'était joint à nous. Quelques années plus tard,

nous avons fondé le groupe La Ratoureuse, Mélanie Demers, Jean-Luc Côté et moi-même. Nous avons comme démarche de collecter des chansons et des airs uniquement de Bellechasse et nous avons produit un album qui s'intitule *Par un vendredi*.

Ma vie a pris un autre tournant lorsque nous avons fondé le groupe de musique du monde La Tourelle Orkestra. J'ai fait deux albums avec ce groupe et nous avons tourné pendant 12 ans. Notre dernier spectacle fut au festival Mémoire et Racines en 2014. Lorsque cette belle aventure s'est terminée, j'ai vraiment décidé de revenir aux sources et de faire uniquement de la musique trad, puisque c'est cette musique qui me touche le plus. Frédéric Drouin, Olivier Leclerc et moi avons fondé le groupe Baragwin avec lequel nous sommes en train de réaliser un spectacle et un album qui réunit des chansons issues du livre de chanson trad de ma grand-mère. Nous avons aussi déniché des petits trésors de chansons à Saint-Magloire, qui sont très précieux à nos yeux.

OLIVIER LECLERC (SAINT-MALACHIE). — Mes premiers souvenirs de musique trad viennent des chansons de bord de feu chantées en famille, puis chantées chez les scouts. Un mélange d'hymnes de camp de vacances, de classiques des chansonniers québécois et de musiques traditionnelles où, chacun son tour, nous prenions le rôle de meneur pour faire chanter tout le monde. À plusieurs, nous arrivions presque toujours à nous souvenir des paroles et si nous étions chanceux, nous avions même un guitariste qui grattait parfois les bons accords pour nous accompagner. Nous vivions aussi le simple plaisir de chanter « dans l'bois », là où se tait la folie des écrans et des grandes villes. Pour moi, c'est l'esprit de la musique trad. Entre amis, pour se sou-

venir ensemble des chansons qu'on aime, pour rire un peu à cause des paroles niaiseuses, pour pleurer sa vie sur une balade de fin de soirée ou même pour redonner du feu dans un party.

Je me souviens aussi des rigodons lorsque mon père sortait ses bobines dans le temps des fêtes ou encore des danses « câllées » à la cabane à sucre Coulombe de Saint-Isidore où Conrad, l'oncle à ma mère, menait le bal pendant qu'on allait courir dans la bouette avec des cousins éloignés qu'on ne reverrait probablement plus jamais... C'était une musique de circonstances, et en grandissant, comme tout bon adolescent, je trouvais cette musique un peu ringarde, du fait des versions de chansons pas très réussies qui étaient légion dans les années 1980.

C'est au tournant de la vingtaine que, jeune étudiant en musique et passionné par les musiques du monde — africaines, gitanes, amérindiennes, asiatiques ou irlandaises —, j'ai fini par comprendre que nous avons peut-être ici une musique

traditionnelle qui pouvait être digne d'intérêt. J'avais rencontré Mike au cégep et nous avons quelques fois fait des jams autour de la musique flamenco et gipsy, mais je savais son amour du trad et lui demandais de me faire signe lors du prochain jam trad au Rocher Blanc à Saint-Raphaël. Un peu plus tard, j'ai fait appel à ses services en studio pour une pièce trad qui s'insérait dans un projet électroacoustique universitaire et j'avais pour l'occasion appris à accompagner ma première pièce de musique traditionnelle. Par la suite, ayant déménagé à Saint-Malachie, j'ai eu un jour une demande pour faire de la musique irlandaise lors d'une fête de la Saint-Patrick. J'ai donc engagé Mike et Jean-Luc Côté, deux excellents musiciens ayant de l'expérience dans le style, et j'ai alors appris deux heures de musique irlandaises et plusieurs reels québécois d'un seul coup. C'est de fil en aiguille que nous avons ensuite formé Irish Tree avec Mike et Frédéric Drouin. Après quelques années, nous



- *Olivier Leclerc et Mike Labonté lors d'un enregistrement au Pub de la Contrée en 2017. (Source : Artsonimage)*

avons décidé de former, avec les mêmes musiciens, le groupe Baragwin qui est en ce moment notre projet principal en musique traditionnelle québécoise.

Qu'est-ce que tu aimes dans le fait de jouer du trad en 2019 ?

MIKE LABONTÉ (SAINT-RAPHAËL). — Je fais de la musique trad en 2019 parce que c'est la musique qui me rejoint le plus. Cette musique nous offre énormément de possibilités d'arrangements. Il est très important d'être les gardiens de la mémoire de nos ancêtres. Nous devons en être fiers et la faire rayonner à l'échelle planétaire.

Plus régionalement parlant, nous avons un véritable trésor de musique trad dans la région de Bellechasse en ce moment même. J'aimerais mettre l'accent sur le fait que la musique traditionnelle dans Bellechasse est très vivante dans les villages qui bordent la route 281 et ce, à partir de Saint-Raphaël jusqu'à Saint-Camille. Selon moi les villages où la musique traditionnelle est la plus vivante sont Saint-Raphaël, Armagh, Saint-Lazare-de-Bellechasse, Saint-Gervais, Saint-Magloire, Saint-Malachie et Saint-Philémon.

OLIVIER LECLERC (SAINT-MALACHIE). — Je trouve qu'on est dans une période où le trad est en plein essor. Les veillées de danses qui se multiplient, le nombre de festivals trad à la grandeur du Québec aussi — nommons au passage le Festival Celtes et Cie à Saint-Malachie dans lequel je suis impliqué depuis huit ans —, font que nous croisons une quantité de groupes de musique vraiment sympathiques et extrêmement talentueux. Et en plus, on sent que le public adhère à cette vague où des musiciens, tantôt plus jeunes, tantôt d'expérience, jettent un éclairage frais sur notre musique.

Jouer du trad, essayer de le faire bien et sentir qu'on est plusieurs dans cette démarche, tout ça me rend fier. Bien que je continue à me nourrir d'une grande quantité de styles musicaux, j'essaie humblement d'apporter ma pierre à cet édifice, ma contribution à cet arbre qu'est notre tradition en musique.

Quels sont les pires expériences ou commentaires qu'un musicien trad rencontre dans sa carrière ?

MIKE LABONTÉ (SAINT-RAPHAËL). — Honnêtement, je n'ai jamais eu de mauvais accueil en matière d'écoute de la musique trad. Ce style de musique est vivant et très proche du peuple. C'est un son rassembleur et unificateur. Que ce soit en famille, entre amis ou bien dans la cadre d'un spectacle, les gens dansent, ils ont le grand sourire et participent à la fête qui ressemble à quelque chose comme un peuple qui se réunit avec les mêmes racines unificatrices.

OLIVIER LECLERC (SAINT-MALACHIE). — Personnellement, j'ai souvent vu des gens rouler des yeux ou parler avec mépris de la musique traditionnelle. Le folklore est pour ces gens un cliché cristallisé autour de versions amateurs ou parfois très ennuyeuses de notre musique. Je les comprends et j'ai moi-même d'abord dû confronter cette conception avant de trouver les filons que je juge maintenant extrêmement intéressants. Je m'efforce donc de combattre les préjugés en tâchant de jouer le trad avec le souci de porter un intérêt artistique, dans le respect du style et avec un désir de pousser la qualité toujours plus loin.

C'est vraiment en écoutant d'autres musiques du monde que ma conception du folklore s'est développée avec une perspective positive. La virtuosité des musiciens celtiques d'Irlande ou

d'Écosse me charmait déjà et j'ai constaté que, comme notre musique était de la même famille, nous pouvions développer le même genre de qualité et nous éloigner de ce côté parfois amateur de notre musique. Aidé par la découverte du large répertoire de la Bottine souriante et du Rêve du diable, j'ai aussi découvert plusieurs groupes qui ont émergé dans les années 1990 et 2000. J'ai vu qu'internationalement, nos virtuoses sillonnaient déjà les grands festivals mondiaux et que le mouvement était déjà en marche pour briser cette fausse conception que notre musique est ordinaire. Passer d'une vague honte à de la fierté enthousiaste, ce n'est pas désagréable du tout!

L'avenir pour la musique traditionnelle québécoise, tu le vois comment ?

MIKE LABONTÉ (SAINT-RAPHAËL). — Depuis quelques années, la musique trad connaît un essor important à travers le Québec et est très reconnue mondialement. Notre musique traditionnelle est mise en scène sur tous les continents. Il y a maintenant beaucoup plus de musiciens qui la pratiquent ou qui se laissent influencer par notre musique qu'il y a cent ans. La musique folklorique est maintenant devenue une musique de haute voltige qui impressionne et que nous devons nous-mêmes nous approprier. Je crois que les universités devraient offrir un profil de musique traditionnelle puisque c'est un programme qui est offert dans la plupart des autres pays. Nous devons être fiers de notre tradition et inciter les établissements d'enseignement à former une relève.

OLIVIER LECLERC (SAINT-MALACHIE). — Une des choses qui me fascinent dans le fait de jouer cette musique est d'imaginer qu'un air ou une chanson que je joue en ce moment a été joué il y a 500

ou 1000 ans et que ce même air continuera d'être entendu tant que des musiciens voudront le garder vivant. Je crois que le Québec est une jeune nation qui a un avenir extrêmement prometteur et j'ai la certitude que notre curiosité naturelle, notre respect de nous-mêmes et notre joie de vivre sauront traverser les temps par ce merveilleux véhicule qu'est la musique.

Voilà! Le spectacle des musiciens qui nous suivaient tantôt vient de se terminer à l'Auberge des Chic-Chocs. On va devoir retourner sur scène pour notre deuxième spectacle de la journée. Il fait beau, et on est bien contents d'aller sur scène pour offrir un p'tit bout de Bellechasse et du Québec trad aux spectateurs. En vous espérant pleins de curiosité pour notre héritage musical, le duo Labonté-Leclerc vous dit à bientôt et au plaisir de se voir sur une scène près de chez vous !



DINA BÉLANGER : ENTRE MUSIQUE ET MYSTICISME

PIERRE PRÉVOST

« Il me sembla être au paradis. Je croyais entendre des harmonies dont la suavité et la puissance sont inconnues sur la terre. Puis la multitude des anges et des saints entonna un cantique à la louange du Dieu éternel : Gloria in excelsis Deo ! » (Songe mystique de Dina Bélanger alors qu'elle ne pouvait assister à la messe du 22 novembre 1923, fête de sainte Cécile, patronne des musiciens.)

L'apport des religieuses de Jésus-Marie au domaine musical est indéniable. Cette communauté de femmes enseignantes n'a jamais négligé la musique par rapport aux autres matières académiques. Parmi celles qui ont œuvré auprès des élèves de Bellechasse, figure Dina Bélanger, virtuose à la carrière écourtée par la maladie.

Dina, fille unique

Dans la basse ville de Québec, paroisse Notre-Dame-de-Jacques-Cartier du quartier Saint-Roch, naît la petite Dina le 30 avril 1897. Elle est baptisée la même journée. Sa mère, Séraphia Matte, originaire de Saint-François-de-Sales à Neuville, a pris pour époux Octave Bélanger, fils d'un épicier de la paroisse Saint-Malo et descendant d'une lignée de Bélanger établis d'abord à Beauport puis Charlesbourg. Dina est fille unique, n'ayant eu qu'un frère qui est décédé prématurément à l'âge de trois mois. Octave est comptable de profession et assure un bon avenir à sa petite famille.

Puisqu'elle est enfant unique, la petite Dina, toute menue, reçoit beaucoup d'attention et de protection de son entourage immédiat. Elle craint la solitude, l'obscurité et surtout l'enfer qui lui font faire des cauchemars, car les prédications

dantesques des prêtres de sa paroisse la marquent beaucoup. Elle est également une fillette très dévote qui se contente joyeusement de livres et d'objets de piété. La musique l'attire aussi et elle commence des études musicales dès l'âge de huit ans.

En 1911, après quelques années passées comme écolière dans les couvents de Saint-Roch et de Jacques-Cartier, la jeune Dina demande à ses parents d'entrer au pensionnat Bellevue tenu par les Dames



Pierre Prévost est vice-président de la Société historique de Bellechasse, choriste du Chœur de Bellechasse et du Chœur celtique. (Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2017)

- Dina Bélanger ou Sœur Marie Sainte-Cécile de Rome. (Source : Archives de l'archevêché de Québec)

1. Cette ancienne école d'enseignement est englobée aujourd'hui dans l'institution appelée « Collège Stanislas », sur le chemin Sainte-Foy, dans le quartier Saint-Sacrement.
2. Il s'agit d'Alice Fradet (1883-1973), née à Saint-Henri, qui a vraisemblablement étudié au couvent de Saint-Gervais et est entrée en profession en 1906 sous le nom de sœur Sainte-Élisabeth.
3. Sainte Cécile est née vers 200 à Rome, aurait vécu en Sicile et a péri martyrisée à Rome en 230. La tradition indique que Cécile aurait entendu de la musique céleste lors de son supplice et s'est mise à chanter. C'est pourquoi, dans les communautés religieuses, les postulantes qui avaient de bonnes aptitudes musicales, choisissaient souvent Cécile ou une déclinaison de ce prénom comme nom en religion.
 - *Dina Bélanger avant qu'elle ne prenne l'habit. (Source : Archives des Religieuses de Jésus-Marie)*

de la Congrégation de Notre-Dame¹. À quatorze ans, elle fait ses vœux de rester vierge et vise une vie spirituelle exemplaire. Son rituel se répète jour après jour : prières du matin et du soir, messe, sainte communion, chapelet, au moins dix minutes de méditation chaque jour, confession chaque semaine.

Pendant les épisodes de carême, elle inscrit ses petits sacrifices journaliers en essayant d'atteindre le chiffre le plus élevé possible. Pendant ses deux années de pensionnat, Dina étudie constamment. De la bibliothèque de l'école, elle ne suture qu'un livre, à teneur évangélique, l'unique roman qu'elle connaîtra au cours de son existence.

En 1914, Joseph-Arthur Bernier, organiste paroissial, décèle les aptitudes musicales de Dina et devient son professeur de musique. Le curé Cloutier, informé du talent exceptionnel de la jeune pianiste, conseille aux parents de l'envoyer se perfectionner dans une école de renom. Après quelques mois de préparation,



Dina part en 1916 pour l'Institute of Musical Art de New York. Pendant ses deux années au conservatoire, elle trouve le gîte chez les religieuses de Jésus-Marie, à la résidence *Our Lady of Peace*. Dina brille par ses succès, notamment en harmonie, ce qui pourtant ne la retient pas dans la métropole américaine, car elle décide de repartir définitivement pour Québec en 1920.

Dina entre en religion

À son retour à Québec, Dina Bélanger habite chez ses parents, rue Notre-Dame-des-Anges. Elle donne de brillants concerts en faveur d'œuvres de charité de Québec, assiste sa mère comme bénévole de la paroisse et s'implique au sein de l'œuvre des tabernacles, un organisme qui confectionne des linges liturgiques pour les paroisses et les missionnaires dans le besoin. Par correspondance, elle poursuit ses études d'harmonie, mais cet état ne la satisfait pas. Le 11 août 1921, à 24 ans, elle entre au couvent de Silvery. Elle y trouve son postulat difficile, se sentant incapable de mener la vie religieuse. Toutefois, le 15 février 1922, elle reçoit l'habit de son ordre sous la direction de sœur Sainte-Élisabeth² qui est alors la maîtresse des novices. Le noviciat de Dina prend fin le 15 août 1923, le jour de sa profession religieuse sous le nom de Marie Sainte-Cécile-de-Rome³.

Outre le Cœur de Jésus, sœur Marie Sainte-Cécile de Rome adopte une seconde patronne en la personne de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette jeune Thérèse Martin, dite « de Lisieux » (pour la différencier de la

« grande » Thérèse d'Avila), et que le pape Pie XI allait bientôt béatifier, lui servira de modèle.

Sœur Marie Sainte-Cécile de Rome excelle dans beaucoup de matières, mais se distingue dans la musique. Voilà pourquoi la supérieure de la congrégation lui demande d'aller enseigner le piano au couvent Jésus-Marie de Saint-Michel, à partir de septembre 1923, pour remplacer une religieuse malade. Après quelques semaines, cette dernière reprend son poste et donne son congé à notre virtuose du piano qui retourne à Silery. Après huit jours, sœur Marie Sainte-Cécile de Rome voit sa santé décliner. On doit l'isoler, car elle a contracté la scarlatine auprès d'une élève de Saint-Michel.

Le 7 décembre, sœur Marie Sainte-Cécile de Rome sort de son isolement et reprend sa tâche d'enseignante.

Cependant, sa frêle constitution ne lui permet pas de se rétablir complètement. En tout, elle fait trois brefs séjours à Saint-Michel. Ses poumons fragiles et diverses maladies vont, avec le temps, l'obliger à rester alitée à l'infirmerie. Par deux fois, ses supérieures lui demandent d'écrire sa biographie, ce qu'elle finit par accepter.

Une existence écourtée

Au printemps 1926, on lui diagnostique une tuberculose pulmonaire. Résignée et acceptant son sort avec sérénité, sœur Marie Sainte-Cécile de Rome, empreinte de mysticisme, prie constamment. Le 15 août 1928, elle est admise à la profession perpétuelle.

La maladie ne cessant de progresser, mère Marie Sainte-Cécile de Rome doit être confinée dans la partie de l'infirmerie réservée aux tuberculeuses à partir du 30 avril 1929. En juillet 1929,



No. 245. Couvent de Jésus-Marie. St. Michel Bellechasse.

- *Le couvent de Saint-Michel avant qu'il ne soit agrandi. (Source : BAnQ)*

elle n'a plus la force d'écrire. Le matin du 4 septembre 1929, une grande faiblesse l'accable et lui fait perdre conscience. Dans l'après-midi, elle peut encore réciter un chapelet en compagnie de mère Sainte-Élisabeth. Elle termine en disant d'un air réjoui et angélique : « *La mort s'en vient.* » Vers trois heures, elle murmure qu'elle étouffe puis rend son dernier soupir, presque assise dans son lit, la tête rejetée en arrière, les yeux fixés au ciel. Après huit années de vie religieuse, Dina s'éteint à 32 ans, une longévité analogue à sa sainte protectrice Cécile de Rome. Le 7 septembre 1929, la défunte est inhumée dans le cimetière des sœurs Jésus-Marie de Sillery.

Dans les années qui suivent, l'autobiographie et les mémoires manuscrites de Dina sont dactylographiées et leur publication est confiée au père Léonce Crenier. L'ouvrage est édité et

inspire quantité de croyants. En 1933, le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, sollicite l'ouverture des procès canoniques pour la cause de Dina Bélanger. De nombreuses faveurs sont obtenues par l'invocation de Dina Bélanger, alias sœur Marie Sainte-Cécile de Rome. Celle qui frappe le plus se passe une dizaine d'années après son décès.

Une guérison inexplicable

En avril 1939, à Lamèque, à la pointe nord-est du Nouveau-Brunswick, la mère et la grand-mère du petit Jude Chiasson trouvent que la tête du poupon de quatre mois est anormalement grosse. Le verdict des médecins est sans équivoque : c'est un cas d'hydrocéphalie et si l'enfant survit, il en conserverait un handicap mental sévère. Au bout de trois mois, des taches rouges apparaissent sur le visage de



- *Aux dernières heures de sa vie, Dina Bélanger alitée. (Source : Archives des Religieuses de Jésus-Marie)*

l'enfant et ses yeux commencent à faire défaut. Le médecin n'a que des nouvelles encore moins encourageantes. La famille compte dans son proche entourage trois tantes religieuses de Jésus-Marie dont l'une propose l'intercession de Dina Bélanger. Aux dernières journées d'août 1939, commence une extraordinaire dévotion qui doit se terminer le jour anniversaire du décès de Dina. À la fin de la neuvaine spéciale, le 4 septembre 1939, la grand-mère donne le bain au bébé, mais note quelque chose d'inhabituel. Les os de tête du petit Jude, qui étaient jusqu'alors disloqués de trois doigts de distance, ont miraculeusement repris leur place et son regard converge normalement. Elle ne croit pas ce qu'elle voit et attend le retour de la mère qui ne peut que confirmer le miracle. La nouvelle se propage et un procès pour béatification se met en branle aussitôt.

Afin de pouvoir mieux conserver les restes mortels de Dina Bélanger, les religieuses demandent à l'archidiocèse de les transférer. En novembre 1951, la dépouille est exhumée puis déposée dans un cercueil en fonte qu'on dépose dans un caveau bétonné.

En 1983, un violent incendie éclate au couvent de Sillery. Le brasier ardent consume beaucoup d'archives, notamment des compositions musicales et des poèmes de Dina, mais aussi quelques instruments de musique sur lesquels jouait la virtuose.

Le 13 mai 1989, Dina Bélanger est déclarée Vénérable. Le 10 mai 1990, le Saint-Père reconnaît le miracle de l'enfant de neuf mois souffrant d'une

hydrocéphalie sans espoir de guérison. Le 18 mai 1990, les reliques sont à nouveau exhumées puis transférées du cimetière à la chapelle des religieuses de Jésus-Marie, à la Maison provinciale de Sillery. Le 20 mars 1993, le pape Jean-Paul II béatifie Dina Bélanger, première femme née à Québec à recevoir cet honneur. À la même occasion, Claudine Thévenet, fondatrice des religieuses de Jésus-Marie, reçoit aussi la béatification. Bienheureuse Dina Bélanger est célébrée le 4 septembre, jour de son décès.



RÉFÉRENCES

BÉLANGER, Dina. *Une vie dans le Christ : Marie Sainte-Cécile de Rome, religieuse de Jésus-Marie (1897-1929)*, 2 vol., Sillery, Dom Léonce Crenier, 1934.

BERGERON, Carlos. *L'extase figurative : Incarnation du verbe dans l'espace scriptural, analyse du cantique d'Actions de grâces de Dina Bélanger* [thèse de maîtrise], 2012.

BOUCHER, Ghislaine. « BÉLANGER, Dina », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. [En ligne]

GAGNON, Claude-Marie. *Autobiographie religieuse et roman sentimental québécois*, dans *Études littéraires*, vol. 16, no 3 (décembre 1983), p. 441-462. [En ligne]

OUELLETTE, Fernand. *L'expérience de Dieu avec Dina Bélanger : introduction et textes choisis*, Montréal, Fides, 1998, 125 p.

MIGNAULT ET LEMIEUX, DEUX GRANDS MUSICIENS DE CHEZ NOUS

RENÉ MINOT



René Minot est membre du comité de rédaction de la revue *Au fil des ans* et choriste du Chœur de Bellechasse. (Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2017)

Verra-t-on bientôt des passionnés d'histoire se lancer dans la biographie des artistes de Bellechasse? Amateurs ou professionnels, jeunes doctorants ou personnes rompues à la recherche historique, ce serait pour elles, pour eux, des champs d'investigation prometteurs de trésors autant que de mystères.

Le destin de deux musiciens natifs d'Armagh, Aimé Mignault et Irénée Lemieux, ne laisse pas d'intriguer qui s'intéresse à la vie culturelle. Et les quelques témoignages recueillis pour qu'on se souvienne chez nous de ces artistes ne permettent guère mieux que garder dans le flou de larges pans de leur vie. Comment pouvons-nous, cependant, en tirer de quoi alimenter la mémoire d'une richesse patrimoniale qui susciterait, sinon la fierté, du moins l'intérêt?

Sur le premier, Aimé Mignault, il ne m'a été possible de rassembler que peu

d'informations hors de Bellechasse, à part la notice biographique figurant au verso de la pochette du disque de vinyle (UL-29565) publié en 1974 à l'occasion des 70 ans de celui qui, de violoniste, s'est fait violoneux :

Né à Armagh, comté de Bellechasse en 1904, il commence l'étude du violon dès l'âge de 10 ans pour en donner des leçons plus tard pendant 25 ans.

Maintenant marchand de musique dans le Nord-ouest québécois, il est connu et apprécié de tous, et surnommé par les musiciens de la place « Le papa des musiciens ». Il aime tous les genres de musique et le « Violoniste » devient « Violoneux » à la grande joie de ses amis.

Aimé Mignault se présente dans les concours de « Fiddlers¹ » parmi les plus importants au Canada et aux États-Unis. En 1971, il remporta le premier prix sénior à Montpelier, Vermont, et répéta le même exploit l'année suivante. En 1973,



il se classe deuxième à Shelburne, Ontario. Et voilà qu'à l'âge de 70 ans, Aimé Mignault nous présente son premier microcillon incluant nos airs préférés.

Ce texte est signé de Francine Boyer-Mignault, l'épouse de Charles Mignault qui avait pris la suite commerciale de son père (lui-même décédé en 1979).

Outre leur naissance à Armagh, l'un et l'autre ont en commun d'avoir consacré une large partie de leur vie professionnelle à l'enseignement de la musique. Les dates de production de leur premier disque de vinyle (respectivement 1974 et 1982) semblent aussi les rapprocher, mais Aimé Mignault a 70 ans, alors qu'Irénée Lemieux est au tout début de la cinquantaine. Rien n'indique, d'ailleurs, qu'ils aient eu connaissance l'un de l'autre.

La carrière d'Aimé Mignault est marquée par son sens de l'entreprise à valeur communautaire et culturelle. Il a probablement débarqué en Abitibi au début des années 1930, vers sa mi-vingtaine, mais avec d'autres intentions que d'y travailler dans un des chantiers d'abattage de bois comme, depuis des années, le faisaient des gens d'Armagh, village réputé pour la qualité de ses contremaîtres et ouvriers

forestiers. Aimé, lui, voulait enseigner le violon aux enfants. Et il a fait venir des instruments, d'abord pour les prêter à ses élèves, puis pour les vendre aux familles intéressées. C'est ainsi qu'en 1932, à partir d'une modeste école de musique à Rouyn-Noranda, est née la société Mignault Musique, qui s'est jadis étendue en plusieurs succursales, comme à Amos, Val-d'Or, La Sarre...

Au fil des décennies, Mignault Musique est devenue, pour l'Abitibi, ce que sont les magasins Archambault dans le reste du Québec. On pourrait même avancer que les particularités culturelles abitibiennes dans le vaste ensemble de la musique francophone (songeons à Raoul Duguay, à Richard Desjardins, etc., et à l'attrance qui a mené plusieurs « chansonniers » français prestigieux vers cette région périphérique), sont les héritières du « papa des musiciens » Aimé Mignault, de souche bellechassoise, qui a vécu toute sa carrière loin de son village natal où, depuis dix ans que j'y vis, je n'ai pourtant trouvé personne qui ait eu souvenir de son nom.

Irénée Lemieux, pianiste, compositeur, fondateur et chef d'un orchestre de

1. *La langue anglaise, pour le violon, a deux mots qui désignent le même instrument : fiddle, du bas latin fidula ou vitula, et violon, de même origine, mais qui a transité par la langue italienne à la fin du Moyen-Âge. Fiddle s'emploie dans un contexte de musique populaire, et violon pour la musique instrumentale savante. C'est un peu la même différence sémantique qu'on trouve en français entre le violoneux (fiddler) et le violoniste.*



symphoniques telles que l'OSQ où il a été plus d'une fois chef invité. Certains musiciens qu'il a dirigés ont dit qu'il avait « l'oreille absolue », mais M. Lemieux, à la personnalité réservée, semble n'en avoir jamais fait état. Par ailleurs, détail significatif, Irénée Lemieux, chef d'orchestre, agissait aussi comme peintre et éditeur : la une de ses programmes de concerts était presque toujours dessinée de sa propre main et le document édité par ses soins.

S'il a déjà été dit qu'Irénée Lemieux a été un artiste « méconnu dans Bellechasse », ce n'est pas faute d'avoir exercé ses talents musicaux au bénéfice de son village natal. Ainsi, il y a dirigé au moins trois concerts. Le premier, au « Couvent d'Armagh » (aujourd'hui le salon de quilles, au nord-est de l'église), le vendredi 30 octobre 1970; deux ans plus tard au sous-sol de l'église, invitation à l'initiative du Club de Fermières, le dimanche 29 octobre 1972. Les œuvres interprétées avaient pour auteurs pas seulement Vivaldi, Bach, Haydn ou Mozart, mais aussi des compositeurs plus récents, comme Oskar Rieding, ou des œuvres contemporaines dont, entre autres, d'Omer Létourneau, ou encore des siennes : ainsi une composition en quatre mouvements intitulée *L'Été des In-*

diens, enregistrée sur le disque de 1982.

L'ouvrage, noté en référence, de Georgette Lacroix², femme de Lettres et animatrice de radio, a fait état, en 1988, des productions musicales de La Sinfonia dont Irénée Lemieux était l'âme. Le bilan est prodigieux.

Il serait instructif de pousser l'analyse de l'œuvre d'Irénée Lemieux, sous les aspects à la fois de la musique et des arts plastiques. On y trouverait des liens avec les préoccupations actuelles, celles de 2019, en matière d'environnement, de vie sociale, de créativité et des exigences que requiert toute vie intérieure.

Les arts, dont la musique, passent nécessairement par les êtres humains qui les actualisent. Mignault et Lemieux ont, chacun à sa façon, orienté leur vie pour que d'autres musiciens qu'eux-mêmes aient la chance de jouer de la musique, l'un en créant un commerce, l'autre en fondant un orchestre³.

Car le destin des musiciens est de survivre aux œuvres qui ont animé leur existence : un charmant canon populaire en terre germanique l'exprime ainsi :

« *Himmel und Erde müssen vergeh'n, aber die Musiker bleiben besteh'n.* / Le ciel et la terre passeront, mais les musiciens resteront. »

Vrai aussi dans Bellechasse ?



2. Georgette Lacroix, *La Sinfonia, orchestre de Ste-Foy/25 ans de musique, 1963-1988.*
3. *Témoignage de M. Joseph Lemieux, rencontré à Armagh le 4 juin 2016, à St-Damien le 29 octobre 2016 (Maison de la culture de Bellechasse), et chez lui à Québec le 20 août 2019; et, pour Mignault, M. Mario Provencher, à Radio-Canada le 9 juin 2017.*



YVAN DE BLOIS : DES VIRTUOSES AU COUNTRY STYLE

GINETTE BÉLANGER



Anthropologue, Ginette Bélanger est membre du comité de rédaction de la revue *Au fil des ans* et choriste du Chœur de Bellechasse. (Photographie : Marie-Josée Deschênes, 2017)

Quelle belle rencontre que celle d'Yvan De Blois qui a raconté, pour *Au fil des ans*, son parcours personnel dans le monde de la musique en Bellechasse, notamment entre les années 1960 et 1970, ainsi que les influences qui l'ont marqué. C'est un fait connu : le comté de Bellechasse, qui comprenait aussi anciennement celui de Dorchester, « *c'est, dit-il, un coin à musique* ». Yvan vivra intensément cette période au long de laquelle lui-même et ses amis musiciens ont fait danser et vibrer toute une génération.

Dans un premier temps, ce qui l'a influencé, c'était la musique qu'il écoutait dans le courant des années 1950, le « *jive* » : dans Dorchester et Bellechasse, les musiciens se sont adaptés à cette nouvelle musique. Puis l'arrivée des amplificateurs et des instruments électriques, vers 1953-54, va aussi renouveler le son. Une nouvelle dimension commence alors avec la possibilité d'avoir de « *vrais* » orchestres, comme celui des « *Hit Parader's Boys* » formé de musiciens de Sainte-Claire et Saint-Anselme. Ajoutons qu'en 1955, un nouveau venu, Elvis Presley, va aussi modifier la musique avec le rock-and-roll.

Mais le moment où ça commence vraiment pour Yvan, c'est vers 1960 avec l'arrivée du twist. Yvan a 14 ans ! Cette année-là, son père décède lors d'un accident automobile et ce dernier a toujours rêvé qu'Yvan fasse de la musique comme lui. Son père était chanteur à la radio de CBC Radio-Canada, mais de son vivant, son fils n'avait pas encore la piqûre. Ça lui viendra quelques semaines après le

décès. Un autre événement qui contribuera à cet éveil, c'est le cadeau que lui fit sa grand-mère De Blois. Elle avait acheté, d'un « *peddler* », une sorte de règle musicale qui, munie d'une partie mobile, s'étirait et montrait les accords convenant à un clavier de piano. Avec cette règle, Yvan se rend compte que de fredonner une chanson en en jouant les notes au piano vient allumer la petite étincelle de l'harmonie d'un accompagnement qui sera la clé du succès populaire et exprimera son talent caché pour l'harmonie. La règle du colporteur, transmise par la grand-mère, était une règle magique.

À la maison, la famille possédait un piano droit. Comme Yvan, outre qu'il avait étudié le solfège, s'était imprégné de la culture musicale de son père musicien et chanteur, il se met au piano. Deux voisins et copains ados, Yves Aubin, batteur, et André Raby qui grattait de sa guitare, se joindront à Yvan. Ils s'entraînent sur une chanson populaire de l'époque : « *Biche, oh ma biche* » de Frank Alamo. Quelle ne fut pas leur fierté de se rendre compte qu'ils avaient appris une chanson tous ensemble et qu'ils pouvaient l'interpréter avec élégance grâce à la petite règle magique qui permettait de faire les quelques accords de l'accompagnement !

L'arrivée des Beatles, dont la première prestation américaine se fait au Ed Sullivan Show en février 1964, est un autre élément déclencheur. Là, pour ces jeunes Bellechassois, ça devient plus tentant d'apprendre de nouvelles chansons et Yvan ira se procurer des feuilles de

musique chez Saint-Cyr et Frères et des disques 45 tours chez Kresge à Québec. Mais le hic, c'est que le piano droit sur lequel Yvan joue est chez lui, alors que les pratiques se font dans le sous-sol d'Yves Aubin. Pour être tous ensemble lors de leurs répétitions, Yvan devrait déménager le piano. Heureusement, sa mère accepte et le piano se retrouve chez Yves. Ainsi, ils peuvent pratiquer plus souvent et s'améliorer. Cependant, ils trouvent qu'il manque un élément à leur groupe : une basse. On connaissait un type de Pintendre, Jean-Marc Larochelle, qui accepte de se joindre à leur trio. Or, ce quatrième mousquetaire possédait un gros amplificateur Fender. André Raby, le guitariste, lui demande s'il peut se brancher à l'ampli, Jean-Marc lui dit oui, et ça marche! Mais pour le piano, qu'est-ce qu'on fait? Eh bien, on introduit un vieux micro près de la table d'harmonie et, succès, on peut ainsi en amplifier le son. Les jeunes prennent conscience qu'ils constituent alors un véritable orchestre. Ils se lancent

dans les chansons des Beatles et en apprennent d'abord ces deux pièces très populaires : « I Want to Hold Your Hand », et « She Loves You ».

Leur répertoire comprend à ce moment-là 15 à 18 chansons, et il leur faut un endroit pour se produire devant public. Ils contactent le propriétaire de l'hôtel Paradis à Saint-Malachie et lui proposent un marché : faire un premier spectacle gratuitement et, si ça marche, ils concluront une entente. Comme cette première prestation est une réussite, le patron les engage au tarif de 50 \$ par soirée pour le groupe des quatre musiciens.

Avec le succès et les mois qui passent, les jeunes songent à accéder à un niveau supérieur : ils se font engager pour se produire à la salle Calway, à Saint-Joseph-de-Beauce. Mais pour Yvan, pianiste, y aurait-il un piano à cet endroit? Ça lui prendrait un instrument qu'il pourrait transporter facilement. Un jour, à la télé, lors de l'émission American Band Stand à CKMI, il remarque que le claviériste



- *L'hôtel Paradis de Saint-Malachie, 1964. (Collection privée Yvan-De Blois)*

du groupe Les Green Man joue sur un petit piano électrique transportable. Il lui en faut un. Il s'informe un peu partout et finalement, chez Piano Robitaille, rue Saint-Joseph à Québec, le patron lui commande un piano électrique en provenance de Chicago (États-Unis). Ce sera un Wurlizter à 643,60 \$ taxes incluses. Yvan peut verser 100 \$ d'acompte, mais le reste de la facture ? Il n'a que 17 ans, et n'est donc pas majeur. Sa mère accepte de signer pour lui et il obtiendra un prêt de la Caisse populaire. Son instrument arrive un mois plus tard. Quant au prêt, il lui faudra deux ans et demi pour le rembourser.

Avec ce petit piano et un nouveau bassiste, André Morissette, son groupe se sent désormais dans les ligues majeures : de fait, ce sera le premier orchestre au Canada à être ainsi équipé. De plus, les gars se font faire un chic costume de scène et iront se produire à l'hôtel des Appalaches, à Lac-Etchemin.

Les contrats commencent à pleuvoir



- *Le trophée du meilleur orchestre amateur de l'Est du Québec, CHRC, 1966. (Collection privée Yvan-De Blois)*

d'un peu partout. On les engage au Centre des loisirs de Saint-Malachie qui était très fréquenté le dimanche soir : après la projection du film, on y tenait une soirée dansante. Yvan se souviendra toujours de l'annonceur et propriétaire Grégoire Fauchon qui les présente au micro : « *L'arquesse les Vertuoses!* » [sic]. Le groupe continue d'évoluer et est composé d'André Raby à la guitare, d'Yves Aubin à la batterie, d'André Morissette à la basse et d'Yvan De Blois, au clavier et au chant. C'était l'époque des Rolling Stones, des Beach Boys, des Classels, de César et les Romains; et les Virtuoses, en plus du répertoire musical qu'il y puisent, auront leurs propres danseuses à gogo. Comme à l'émission « Jeunesse d'aujourd'hui ».

Ils auront donc la chance de jouer tous les samedis soir dans des salles mythiques : au Shamrock sur le boulevard Laurier à Québec, à l'hôtel Royal de Beauceville, au Jardin de Capri à Saint-Charles, à La Sapinière à Armagh, à l'hôtel Dorchester, salle Normandie, à Saint-Anselme, à l'hôtel Jolin à Saint-Léon-de-Standon, à l'Auberge des Appalaches à Lac-Etchemin, qui était reconnue alors comme le nec plus ultra des salles de la Rive-Sud. Il faut se rappeler qu'à cette époque-là, les jeunes n'avaient souvent que les salles de danse pour se divertir, car il n'y avait presque pas d'installations sportives comme aujourd'hui.

En 1965, changement de musiciens, car un des quatre se marie et un autre déménage à Montréal. Ils sont remplacés par deux nouveaux : Grégoire Tanguay à la batterie et Pierre Morissette à la guitare. Cela donne un nouveau souffle au groupe, et puisque Grégoire est un mordu de la musique sud-américaine, ils ajoutent à leur répertoire des sambas, cha-cha, etc.

Durant ces années-là, un concours

populaire fait rêver la jeunesse : « Les jeunes talents de CHRC ». La station de radio en organise les auditions dans différentes localités et Michel Montpetit, l'animateur de radio, en est aussi le juge. Première étape, les Virtuoses doivent se produire en concurrence avec 4 ou 5 autres groupes parmi lesquels seront choisis les gagnants de la demi-finale. Ils remportent la 1^{ère} étape à Sainte-Claire, puis la 2^e qui a lieu à Vallée-Jonction, et sont élus pour la 3^e étape, la finale, à Québec. L'événement a lieu en septembre 1966 au Pavillon de la Jeunesse sur les terrains de l'Expo où une foule de 6000 à 7000 jeunes se rassemble. Le spectacle est diffusé *live* par CHRC. Ils ont comme concurrents 3 autres formations de la région de Trois-Rivières et de l'est du Québec, dont l'une porte le nom Les Robins des bois. Chaque orchestre doit interpréter 3 pièces. Le choix des Virtuoses se porte sur : « Les Cornichons » de Nino Ferrer, « I Feel Good » de James Brown, et « Frédéric » de Claude Léveillée. Le

jury est alors en mesure de voir l'éventail de leur répertoire et les déclare gagnants. Ce fut toute une expérience avec le p'tit piano Wurlitzer et de magnifiques moments pour les Virtuoses.

Le prix était une offre d'« endisquer », mais comportait des conditions : le choix des titres revenait au promoteur et le groupe avait l'obligation de jouer dans des endroits assez éloignés. Le groupe refusa, mais le fait d'avoir gagné les « mettait sur la *map*! »

Dans la fratrie d'Yvan, constituée de 7 enfants, tous sont devenus musiciens. Son frère Jean, plus jeune que lui, a monté son propre groupe qui s'appelait Les Mirifiques, et leur frère Martial, le sien, qui se nommait La Chose.

Vu l'expansion du groupe les Virtuoses, l'achat d'une camionnette pour transporter leurs instruments, avec le nom du groupe imprimé sur les parois de la camionnette, leur fut bien utile et leur permettait de faire un circuit d'hôtels dans la Beauce. Ils étaient payés autour



• Les Virtuoses, 1966. (Collection privée Yvan-De Blois)

de 80 \$, 90 \$ par soirée pour l'ensemble des 4 musiciens. Ils jouaient le vendredi soir, le samedi après-midi — à des noces —, le samedi soir, le dimanche après-midi et le dimanche soir. Pour se préparer, la répétition du groupe se tenait dans la soirée du mercredi; les autres soirs, la répétition était personnelle. La sélection des chansons se faisait selon le *billboard* de l'époque : airs sud-américains, chansons françaises — Johnny Halliday, Dick Rivers... — et la musique yéyé de l'époque.

Les années 1967-1968 leur apportent beaucoup de succès en Beauce, en Bellechasse, dans Dorchester, mais ils refusent la « machine des gros contrats » et même de faire un disque, car ils voulaient garder intact le plaisir de jouer. « *On aimait mieux être rois dans notre vallée, que valets dans le grand royaume* » [du *show-biz*], souligne Yvan.

En 1968, un autre changement se produit : certains des gars songent à se marier et on perd deux musiciens encore une

fois. Deux autres viendront les remplacer, Claude Leclerc de Lac-Etchemin, et Pierre Bilodeau de Saint-Lazare. Quant à Yvan, sa future est elle aussi « tannée » de l'accompagner toutes les fins de semaine dans les salles de danse. Une anecdote était survenue quelques années auparavant à Beauceville. À l'époque, les « groupies » frétille à l'idée de rencontrer les gars de l'orchestre à la fin de la veillée et risquent d'être déçues quand elles les verront accompagnés de leur blonde. Un soir, les groupies, dépitées, grommellent; Lise, qui accompagnait André Raby, dit alors à sa copine : « *Qu'elles nous payent le taxi et on leur laisse les gars!* ». Bref. Arrêt temporaire des Virtuoses : le groupe se défait et... Yvan se marie avec la très belle Lise Gagnon, le 12 juillet 1969.

L'arrêt durera plusieurs mois, mais le besoin de jouer de la musique reprend Yvan avec « Les Bourgeois », un groupe de Lac-Etchemin, formé par les frères Roger et Jean-Marc Ferland ainsi que Claude Leclerc.



À la fin de 1970, Yvan fonde Les Disciples de la Liberté avec son frère Jean De Blois et les deux frères Pierre et Fabien Bilodeau. C'est l'époque de Woodstock, du Flower Power. Ce groupe durera deux ans. Comme Yvan voulait des enfants, il préféra renoncer au groupe pour élever sa famille. Il ne regrettait rien : cela faisait déjà plus de 10 ans qu'il roulait sa bosse dans la région comme musicien. En parallèle, entre les années 1978 et 1988, la plupart des orchestres ont plus ou moins disparu, car c'était l'époque du disco : tout ce que cette forme de loisir exigeait était un DJ qui, avec ses disques, pouvait faire danser les jeunes dans n'importe quelle salle.

Quelques années plus tard, une fois les enfants envolés du nid, Yvan reprend son ancienne passion et forme, en 2006, un groupe appelé les Baby-Boomers avec Pierre et André Morissette, Roger Langlois et Paul Chamberland. Le répertoire est populaire et rétro, et le groupe poursuivra jusqu'en 2008 pour un spectacle-bénéfice

au profit de la Maison Accueil-Sérénité, qui a rapporté plus de 7000 \$.

En 2013, Yvan change de registre avec la musique country. Son nouveau groupe s'appelle « Country Style » et il s'est joint à Tony Dumas, Dany Chamberland et Jean-Louis Larochelle. Mais pourquoi la musique country? Yvan la perçoit d'abord comme une musique joyeuse, qui incite les gens à se mettre facilement à danser; plus profondément, lors d'une soirée où il avait entendu de la musique country au piano, Yvan avait ressenti un petit frisson aux tons particuliers du piano : il venait d'en découvrir le son « country ». Cette musique le fait encore vibrer puisque, dernièrement, le groupe s'est produit, le 7 juillet dernier, au parc Taschereau à Sainte-Claire.

Comme il se sent un peu touche-à-tout, Yvan participera également à « Génération Rock », groupe qui, entre 2015 et 2017, jouera ce qui les unit : de la musique rock avec 4 générations différentes de musiciens, comprenant : Chanelle Guay,



- *Les Virtuoses devant l'auberge des Appalaches, 1967. (Collection privée Yvan-De Blois)*

16 ans, son père Alain Guay, le guitariste Dany (la quarantaine), Jean-Marie Bégin et sa blonde Diane Lachance (la soixantaine), et enfin Yvan, qui a alors 70 ans.

« *La musique, c'est une maladie dont je ne peux pas me passer* », conclut-il. Depuis un certain temps, d'ailleurs, Yvan a entrepris une histoire de la musique des groupes et orchestres dans Bellechasse, Dorchester et la Beauce : il y aurait matière, dit-il, à aisément remplir un numéro d'*Au fil des ans*.



- *Le groupe Les Baby-boomers, 2008. (Collection privée Yvan-De Blois)*

LE CHŒUR DE BELLECHASSE

MARIE-JOSÉE DESCHÊNES

En 2019, le Chœur de Bellechasse a fêté ses 10 ans d'existence. Ce sont près de 70 choristes fiers et heureux qui ont offert le concert anniversaire dont le thème était *La Fête!*, le 1^{er} juin dernier en l'église de Saint-Gervais. Ce chœur n'est pas seulement le plus important organisme culturel en Bellechasse, il est la concrétisation d'un rêve.

En juillet 2009, Carole Bellavance, cheffe de chorale reconnue dans le milieu musical québécois et originaire de Sainte-Claire, collabore au Festival Choral, patrimonial et culturel de Saint-Michel-de-Bellechasse fondé par Francine Jinchereau. Ce jour-là, le succès de la quarantaine de choristes qu'elle dirige fut tellement exaltant qu'a alors germé, au cœur de Carole Bellavance et de Gisèle Lamonde, qui est alors membre du conseil d'administration du Festival Choral, patrimonial et culturel, le rêve de créer une nouvelle chorale en Bellechasse. Il n'en fallait pas plus pour que l'aventure commence.

À cette époque, Gisèle Lamonde était aussi membre du conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse. Jean-Pierre Lamonde, son époux, en était le président. Avec l'auteur et photographe Paul Saint-Arnaud, mari de Francine Jinchereau, Gisèle et Jean-Pierre avaient publié les livres *Bellechasse* (2007) et *Le patrimoine religieux de Bellechasse* (2009). Ces ouvrages ayant eu un très grand succès auprès de la population, c'est avec cette aura de réussite, de fierté et de confiance que Gisèle Lamonde empoigne son téléphone pour recruter des

choristes à l'automne 2009. Mais pas des femmes, non! Trop facile. Des hommes! Elle savait bien que le talon d'Achille des chorales est leurs trop peu nombreuses voix masculines. Elle s'informe donc auprès des chorales de paroisses et des municipalités afin de recruter les perles rares.

À l'automne 2009, les auditions débutent. Il y a un bon nombre d'hommes qui désirent se joindre au chœur. En soi, c'est un exploit! Il fallait un prénom, ce fut Le Chœur, puis un nom « à particule », bien noble, ce fut : de Bellechasse. La mise sur pied de l'organisme est alors en marche et il faut voir à tout : rédiger les lettres patentes, former le conseil d'administration, trouver les salles de répétition, fabriquer des gradins. Un site Internet est lancé pour y regrouper partitions et pièces musicales : voilà l'un des secrets de l'efficacité et de la réussite du chœur. En mars 2010 commencent les répétitions. Près de cinquante choristes répondent à l'appel. La première prestation du chœur aura lieu au Festival Choral, patrimonial et culturel de Saint-Michel-de-Bellechasse le 4 juillet 2010.

Regroupant des choristes provenant de plus de dix-huit municipalités de Bellechasse, cet organisme est une locomotive économique qui génère des revenus issus de la vente des billets et de l'engagement de nombreux commanditaires qui se sont associés aux différents concerts offerts. Le Chœur de Bellechasse a dans sa mission de contribuer à la mise en valeur du patrimoine religieux bellechassois. Ce furent dix années bien remplies, avec



Marie-Josée Deschênes est architecte spécialisée en patrimoine et choriste du Chœur de Bellechasse.

une moyenne de deux à trois concerts par an offerts dans les églises de Bellechasse au profit des différentes fabriques et quelques prestations en dehors de ce réseau. Animés et dirigés par Carole Bellavance, accompagnés au piano par France Marquis, les choristes ont pris de l'assurance, affirmé leur voix, appris plus de 200 chants, mobilisé parents et amis qui ne manquent pas une représentation, puis fait le bonheur des publics de la trentaine de prestations données jusqu'à maintenant. L'un des traits distinctifs de ce chœur est l'engagement de ses choristes qui s'impliquent en appui à la directrice musicale, au conseil d'administration et à l'animation des pupitres, à la recherche de partitions et aux différentes tâches techniques depuis le service du café jusqu'au transport des gradins.

Francine Jinchereau, grande amatrice de la musique, de la beauté et du patrimoine, est décédée le 21 décembre 2018 à l'âge de 83 ans. Pour moi, son héritage est composé des nombreuses graines

d'art qu'elle a semées tout au long de sa vie. L'une d'elles, semée au cœur de Carole et de Gisèle, est devenue le Chœur de Bellechasse. Puis, ces femmes ont semé à leur tour, au cœur de près de cent choristes, les graines d'art, de beauté et de bonheur qui ont permis au Chœur de Bellechasse de devenir ce qu'il est aujourd'hui. Le dimanche 15 septembre dernier, près de soixante-dix choristes participaient à la « rentrée » de la nouvelle saison du groupe vocal. C'est avec bonheur, amour et fierté que j'y étais pour une cinquième saison d'automne. Les choristes du Chœur de Bellechasse forment une communauté qui cimente la vie culturelle de chez nous et qui participe au développement de notre identité régionale. Chaque choriste sème des graines d'art autour de soi. C'est ainsi que la beauté fleurit dans Bellechasse. C'est Francine qui serait fière de nous.



- *Le Chœur de Bellechasse en concert à l'église de Saint-Gervais le 1^{er} juin 2019. (Photographie : Yvan Gravel)*

RACHEL ET SABIN : UN PIANO, DES ACCORDÉONS

PIERRE PRÉVOST

Rachel Aucoin, pianiste, a des origines Acadiennes. Sabin Jacques, accordéoniste, vient de la Gaspésie. Depuis leur rencontre, en 1999, Rachel et Sabin forment un duo en musique et dans la vie. Rachel cumule deux maîtrises en musique, est accompagnatrice, conférencière en pédagogie instrumentale, professeur de piano et musicienne de scène accomplie. Sabin, d'une famille comptant aussi des musiciens, est passionné d'accordéon depuis un concert à Pointe-au-Père en 1984, celui de Philippe Bruneau¹ qui a grandement contribué à valorisation du répertoire québécois. Cette expérience a poussé Sabin, gaucher, à apprivoiser les accordéons de toutes espèces.

Lors d'une tempête de verglas, en 1997,

Rachel écoute la radio et entend Sabin Jacques, accompagné de la pianiste Dorothée Hogan², rendre hommage à Philippe Bruneau. Elle est loin d'être indifférente à cette musique et au talent de l'interprète. En 1999, les deux jeunes musiciens tombent nez à nez au festival La Grande Rencontre de Montréal. C'est le début d'une grande aventure.

Dans la première décennie du XIX^e siècle, Rachel et Sabin animent le groupe folklorique Raz-de-Marée aux côtés d'autres musiciens exceptionnels tels Stuart Kenney et Éric Favreau. En 2009, le couple quitte Montréal et se rapproche de ses racines en choisissant une vénérable demeure de Beaumont. Portés par la volonté de transmettre des



1. *Philippe Bruneau (1934-2011), pianiste, accordéoniste et compositeur en musique traditionnelle, a souvent décrié le manque de reconnaissance du patrimoine musical québécois. Il a côtoyé les violoneux Lionel Simard et Jean Carignan, a fait partie de la troupe de danse Les Feux Follets et a été directeur musical des Danseurs du Saint-Laurent. Déménagé en France depuis 1991, il y est décédé.*

- *Sabin Jacques et Rachel Aucoin en concert à l'église de Beaumont le 4 août 2019. (Photographie : Marie-Josée Deschênes)*

savoirs, ils enseignent à l'École de Musique Jésus-Marie, dans le secteur Lauzon, et fondent, en 2011, l'organisme Maréemusique qui présente annuellement le Camp de Souches à Oreilles afin de mettre en lumière le patrimoine immatériel joué, chanté et dansé. Ils organisent aussi les Veillées de Bellechasse et le Jam Trad de Lévis. Leurs activités sont d'une renommée telle qu'elles sont fréquentées par des participants venant du monde entier.

Depuis quelques années, la famille Aucoin-Jacques habite l'exceptionnelle maison Pelletier, voisine de l'ancienne route de Beaumont. En 2018, le couple réalise

un premier projet en duo : Grandes Rencontres. L'album témoigne d'une extraordinaire complicité avec des œuvres du compositeur Philippe Bruneau, entre tradition et nouveauté. « Un Canadien errant » est la seule exception, mais cet air bien connu a été revisité par Bruneau. Rachel et Sabin, deux musiciens d'exception, font figure de référence pour la musique à danser du Québec. À l'été 2019, la MRC Bellechasse leur décerne à juste titre le Prix du Patrimoine dans la catégorie « Porteurs de tradition ».



2. *Dorothée Hogan est née en Ohio, a grandi à New York et a émigré au Canada en 1962. Cette pianiste a entrepris de revitaliser le répertoire pour accordéon avec Philippe Bruneau en 1978. De leur collaboration sont nées une panoplie de pièces en forme d'hommages à certains musiciens. Leur aventure se termine en 1989.*



- *Sabin Jacques et Rachel Aucoin en concert à l'église de Beaumont le 4 août 2019. (Photographie : Marie-Josée Deschênes)*

DES INITIATIVES MUSICALES À BEAUMONT

ALAIN GRENIER

Il y a cent ans, au moulin de Vincennes, se tenait une rencontre d'artistes, écrivains, poètes, peintres, musiciens, de grande renommée. Alice Lemieux, poète qui a entre autres grandi à Saint-Michel, en fait partie et écrit alors un poème qui évoque la renaissance du moulin de Vincennes par le biais des arts. Elle raconte : « *Le vieux moulin dormait et son rêve longtemps bercé par le murmure de la chute qui chante à travers la verdure... un poète est venu l'éveiller. Le moulin ne dort plus* ». Il fut mis en musique en 1926 par Omer Létourneau, organiste à Saint-Sauveur de Québec, auteur d'une longue tradition de chants et de musique québécoise. Cette œuvre a gagné le prix du concours « La Lyre » cette année-là. C'est monsieur Guy Lemieux, de La Durantaye qui nous a mis sur la piste de ce document.

Nous nous sommes aperçus, à Culture Beaumont, qu'en créant les Vendredis en musique sur le site du moulin de Vincennes, cent ans plus tard, nous nous inscrivions dans cette même mouvance : faire revivre le moulin de Vincennes et son parc par les arts de la scène. Depuis 2009, nous avons accueilli et fait découvrir plus de quatre-vingt-dix groupes de musiciens, et le public n'a cessé de grandir. C'est ce que nous voulions : à la fois, rassembler les gens par la culture, revitaliser notre village par les arts, partager avec la région la beauté exceptionnelle du site du moulin de Vincennes. Nous étions une formidable équipe de trois ou quatre personnes au départ, et avec le temps, toute une équipe s'est ralliée au-

tour de ce projet, Nous sommes des dizaines à contribuer à son développement, à coup de bénévoles, de compétences techniques, de choix artistiques, d'organisations de plus en plus rigoureuses.

Pendant un certain temps, il y a eu une volonté politique de céder une partie du parc de Vincennes à une entreprise privée, ce qui nous a donné le désir de l'occuper pour le bien de la collectivité. D'où l'idée d'y organiser des spectacles populaires gratuits les vendredis d'été pour que les gens s'approprient ce lieu et tiennent à le garder accessible à tous. Les élus ont progressivement soutenu le projet et le reconnaissent désormais comme un élément important qui contribue à la vitalité et au rayonnement de Beaumont.

Au fil des années, nous avons découvert plein de talents en émergence, des gens de Bellechasse et des environs, de Montréal ou de Québec, d'Orléans (France) : Isabeau et les Chercheurs d'or, La Tourelle Orchestra, Argo, Émile Bilodeau, Pierre-Hervé Goulet, Philippe Brach, Marco et les Torvis, Éric Goulet. Les Louanges et le provocant Anatole. Nous avons reçu des musiciens de jazz qui nous ont initiés à cet art tout vingtième siècle. De jeunes musiciens de chez nous : Étienne Lépine-Lafrance, Marie-Anne Trudel, René Roux, Yves Léveillé, Sébastien Champagne, Five for Trio, Lily Thibodeau. Et du trad avec Raz de Marée, Curé Label, Jusqu'aux p'tites heures, Denis Pépin, André Nadeau, la Grande Débâcle. Et du rock avec l'hommage à Pink Floyd, Caravane, Raton Lover.



Alain Grenier est président de l'organisme Culture Beaumont, de la commission scolaire de la Côte-du-Sud et choriste du Chœur de Bellechasse. (Photographie : magazine-savoir.ca)

Nous avons progressivement fait de la place aux jeunes de nos écoles et de *Secondaire en spectacle* : Les trois doigts de la Main, Dead Vinyle, Le groupe Alexie Bilodeau, Adèle, Éloi et Naïm Pelletier, Dude. Et avec les bénévoles de la fête nationale, nous avons pris en charge une fête nationale améliorée pour les gens de chez nous de tous les âges puisque nous avons aussi organisé des spectacles pour enfants.

La communauté d'affaires de Beaumont nous a soutenus depuis le début du projet, la municipalité nous a fait confiance, les élus provinciaux aussi. Nous avons grandi. Nous nous sommes fait fabriquer une scène, avons acheté les équipements de son, et nous avons très largement bénéficié de la générosité technique de Daniel Deschênes, sans lequel nous n'aurions pu offrir autant de qualité technique et artistique à tous les événements que nous avons organisés.

Depuis cinq ans, l'expérience des Concerts du dimanche à l'église de

Beaumont est en train de faire sa place tranquillement. Nous espérons que ces concerts vont contribuer à faire vivre ce lieu d'histoire et de foi « trempée ». Merci à tous ceux et celles qui nous font vivre.



- *Spectacle en plein air au Parc récréotouristique du moulin de Vincennes à Beaumont, le 26 juillet 2019. (Photographie : Sylvie Noël)*

FRANÇOIS GOULET ET FILS

MANON GOULET

Le 19 octobre 2019 sera un jour important pour une entreprise de Saint-Gervais, soit 75 ans d'existence. Fondée par François Goulet, « Frs Goulet et Fils Inc. » vend et répare de la machinerie agricole depuis 1944. Robert et Jean-Claude, deux fils de François, ont pris la relève et ont été suivis par Éric, troisième génération de Goulet en sol gervaisien. Des entrevues réalisées en 2014 avec Robert Goulet, Laurette Goulet, Jean-Claude Goulet et Éric Goulet ont permis de reconstituer la petite histoire de l'entreprise où l'auteur a grandi.

François et ses origines

François Goulet est né dans le 4^e rang Ouest de Saint-Nérée le 22 août 1906. Il est le dixième enfant des quinze qu'ont eus Jean Goulet et Belzémire Couture. Il est le descendant du meunier Jacques Goulet (1615-1688) et de Marguerite Mullier (1630-1692), couple de l'ancienne province du Perche qui a émigré en Nouvelle-France en 1646.

À 17 ans, François part travailler à Lawrence, ville industrielle du Massachusetts. Au décès de son père, François n'a pas encore ses vingt ans et revient au pays pour reprendre la terre familiale. À 23 ans, le 10 juin 1929, François prend pour épouse Antonia Fortin, née à Saint-Nérée le 21 novembre 1909, fille unique d'Adélarde Fortin et Olivine Lapointe. Les conditions difficiles de culture en sol rocailleux incitent François à s'établir au village deux ans plus tard. Son beau-père, qui est voisin et forgeron

de métier, lui enseigne les rudiments de la forge. François exerce ce métier pendant 14 ans, « 14 belles années perdues », a-t-il confié souvent à son fils Robert, car « il fallait trimer très dur et ce n'était pas payant ».

En plus d'être forgeron, François est maire de la Corporation municipale de Saint-Nérée, fonction qu'il occupe de 1937 à 1941. Sous son mandat, l'éclairage public est installé au village, soit huit lampes de 100 watts en 1939. Déterminé à ne pas être forgeron toute sa vie, François part travailler un temps à Drummondville pour la compagnie Bélanger, à titre



Manon Goulet est mairesse de Saint-Gervais et choriste du Chœur de Bellechasse.



- *Mariage de François Goulet et Antonia Fortin, le 10 juin 1929. (Collection privée Manon-Goulet)*

1. Il y a un autre François Goulet à Saint-Gervais, forgeron de surcroît, marié à Amanda Lacasse et père du généalogiste Napoléon Goulet. Ils avaient comme ancêtre commun François Goulet (1711-1760).

de percepteur de comptes. À 38 ans, la maladie le frappe et sa vie prend un autre tournant. Il est sauvé in extremis d'une péritonite. Après quelques mois d'hospitalisation, François revient chez lui en autobus, amaigri et faible. Son médecin lui recommande d'abandonner la forge, occupation trop exigeante pour ses capacités physiques.

Avec huit bouches à nourrir et un contexte économique difficile, François tente sa chance dans le commerce de petites machineries agricoles compatibles avec les chevaux, telles que des herses à dents et à disques, des petites faucheuses. Ses contacts et son expérience dans le domaine de l'agriculture facilitent son recrutement pour ouvrir une agence Massey-Harris dans Bellechasse. Un choix de deux emplacements s'offre à lui : Saint-Gervais ou Montmagny. Son épouse Antonia n'est pas très favorable à l'idée de s'éloigner de ses parents et de son village natal. L'option d'aller vivre à Saint-Gervais est un compromis pour assurer un avenir aux enfants et une proximité avec les parents.

Les terres fertiles de la plaine de Bellechasse et l'accessibilité au réseau routier sont autant de raisons qui font fléchir François pour s'établir à Saint-Gervais¹ et se lancer en affaires. François et Antonia, qui est enceinte de huit mois, partent pour Saint-Gervais le 19 octobre 1944. Par un jour pluvieux et neigeux, avec leurs huit enfants et 98 dollars en poche, le couple fait le grand saut. Parmi le ménage entassé dans une boîte de camion ouverte sont blottis Robert et Jean-Claude, âgés respectivement de 7 ans et 5 ans et excités de découvrir un Nouveau Monde. « *On partait ! Le plus beau voyage* », se souvient Robert. François maintiendra la tradition de venir fêter le Jour de l'An à Saint-Nérée avec son ami Médard Fournier et Antonia apaisera son ennui en allant visiter

ses parents tous les dimanches.

Le nouveau domicile est au « Quatre-Chemins » du Premier rang, dans la maison du vieux garçon Aurèle Fournier. Une clause du contrat d'achat spécifiait que le vendeur (Fournier) devait être logé, nourri et blanchi, et ce pour une durée d'un an. La boutique de forge voisine de la maison allait bientôt héberger l'agence Massey-Harris (qui deviendra Massey-Harris-Ferguson en 1953, puis Massey-Ferguson en 1958). Un mois passe avant que le petit Bertrand ne vienne au monde. Pourtant, Antonia doit se retrousser les manches pour coudre des uniformes aux petites filles qui vont désormais fréquenter le couvent des Sœurs Jésus-Marie. Elle cumule les tâches de ménagère, éducatrice, cuisinière et trésorière du commerce. François et Antonia, empreints de valeurs religieuses profondes, auront onze enfants : six filles et cinq garçons.

À cette époque d'après-guerre, les premiers tracteurs font leur apparition sur le marché. Progressivement, l'animal de trait cède la place à la machine. François doit user de stratégie pour persuader les cultivateurs sceptiques que les tracteurs peuvent remplacer les chevaux en faisant « plus et mieux ». Habile communicateur et chanteur, François est bien connu dans la région sous le surnom de « Ti-France ». Outre le fait qu'il a le sens de la vente, aime le contact avec les gens et sait être à l'écoute de leurs besoins, son meilleur atout est d'être né sur une terre et de connaître la réalité de la vie de fermier. Il recrute ses premiers clients parmi ses contacts alors qu'il était forgeron.

François connaît bien ses produits. De plus, il aime parler de tous les su-

jets incluant la politique quand il le juge à propos. Son principal succès de vente repose sur son ouverture à accepter les échanges pour accommoder les clients, par exemple échanger un tracteur pour une vache ou deux chevaux, ou encore accepter trois veaux comme acompte. Il accepte aussi le crédit sur promesse d'acquitter les montants dus et gagne ainsi la confiance et le respect de ses clients.

La deuxième génération

Deux des fils de François, Robert, né le 26 mai 1937, et Jean-Claude, né le 24 juillet 1939, portent beaucoup d'intérêt aux activités qui se déroulent dans la cour. À peine plus hauts que le comptoir de service, ils s'initient progressivement à la vente de pièces, l'assemblage de la ma-

chinerie et la livraison.

Robert termine ses études à l'École technique de Lévis dans une classe de mécanique-ajustage. Après deux années à l'emploi d'une entreprise de Québec, il décide de venir travailler au garage avec son père et son frère. En quelques années, il devient responsable de la gestion des pièces et du personnel tout en remplaçant sa mère à la comptabilité. À Saint-François, Robert va épouser, le 8 septembre 1962, Louise Blais avec laquelle il aura trois enfants, soit deux filles et un garçon.

Son frère cadet, Jean-Claude, suit un cours d'Art et métiers à Lauzon pendant deux ans et une année supplémentaire à l'École Automobile de Québec. Revenu au bercail, Jean-Claude se démarque rapidement par ses aptitudes à la vente. À 15 ans, il



• *Robert Goulet et Massey en 1962. (Collection privée Manon-Goulet)*

part à bicyclette et se rend jusqu'à Sainte-Hénédine, chez Albert Sylvain qui lui achètera un Massey-Harris 22, son premier tracteur vendu. Jean-Claude répare aussi, et livre sans même avoir de permis de conduire. À 18 ans, il se rend à Armagh-Station, au Huitième Rang, pour livrer un tracteur à Georges Chamberland. Il rencontre Jeannine qu'il épouse le 3 septembre 1960 et s'installe dans une ancienne boutique à bois rénovée, au moulin du village. Considérant ses responsabilités, Jean-Claude voit son salaire majoré à 25 \$ par semaine. Ils auront cinq enfants, quatre filles et un garçon.

Malgré des personnalités et des styles fort différents, François et ses deux fils font une équipe dont les forces se complètent bien. En 2014, Robert comparera le trio à une automobile : « *François était le volant ; Robert, la pédale à brake ; et Jean-Claude, la pédale à gaz* ». Cette analogie est appuyée par quelques faits. Dans la jeune vingtaine, Jean-Claude juge que dans la cour de l'ancienne boutique de forge on manque d'espace et de visibilité. Il fait l'acquisition d'un terrain du « Zoo Rouillard », Eudore de son prénom, pour se faire construire une maison, en 1962, et un garage, en 1966. Ses projets ambitieux en font jaser plus d'un au village. Ce jeune « folette » a de drôles de plans en tête ! François et Robert ne partagent pas l'idée d'expansion de Jean-Claude et de déménagement de la place d'affaires à la sortie nord du village. Pourtant, les gens des alentours ont confiance en cet habile et dévoué vendeur surnommé « Bezo » qui,

suite à cette initiative, fait exploser les ventes avec 40 tracteurs la première année.

Le 1^{er} février 1973, la compagnie change de statut et devient « Frs Goulet & Fils Inc ». « *Pour réussir dans les débuts de la compagnie, il fallait être curé et bedeau en même temps, c'est-à-dire faire toutes les jobs* », me confiait Robert. « *Être à la fois vendeur, livreur, et mécanicien correspond aujourd'hui à des fonctions distinctes. Jean-Claude a fait cela longtemps tout seul.* » Robert, féru de mécanique, est à l'atelier jusqu'à son départ de l'entreprise familiale en 1987, à l'âge de 50 ans. Il laisse le champ libre à la troisième génération. C'est aussi l'année de l'agrandissement de l'atelier mécanique, une première fois.

Le 8 janvier 1989, le fondateur François Goulet s'éteint à l'âge de 82 ans et 4 mois. Jean-Claude persiste et dirige une entreprise qui offre quelques marques de tracteurs : Massey-Ferguson, Landini, Kubota, Valmet, New Holland et, depuis 1991, John Deere. Sa grande détermination lui vaut des récompenses, on lui décerne le titre de meilleur vendeur dans l'est du Canada 1990-1991. Toutefois, la maladie l'oblige à ralentir ses activités en 1998. Il revient en lion après sa convalescence et cumule le titre de meilleur vendeur Landini au Québec de 2003 à 2008. En 2004, la compagnie vise des horizons nouveaux et fait l'acquisition d'Agri-Beauce, concessionnaire de Saint-Georges qui compte une douzaine d'employés.

Aujourd'hui, à 80 ans, Jean-Claude est toujours actif et présent au garage.

Tous les matins, fidèle à son poste, il poursuit la passion de toute une vie : la vente.

La troisième génération

Éric Goulet, fils de Jean-Claude, est né à Saint-Gervais le 6 septembre 1967. Il passe son enfance à jouer autour du garage et s'intéresse rapidement à la mécanique : « Aussitôt que j'ai été assez grand pour peser sur une pédale à gaz, mon père m'a laissé conduire les tracteurs pour déblayer la cour. J'étais heureux quand papa m'amenait avec lui dans son camion pour faire les livraisons ». Après avoir obtenu son diplôme en administration du Cégep de Lévis-Lauzon, Éric débute officiellement son emploi comme technicien dans l'atelier et apprend le savoir-faire des mécaniciens. Il remplace Robert au département de services, puis se consacre à la gestion de l'entreprise à partir de 1998. En 2004, le département des pièces et la « salle de montre » font peau neuve. En 2006, Éric devient actionnaire. L'atelier mécanique s'agrandit à nouveau en 2007 et, en 2011, deux terrains voi-

sins sont acquis en vue d'expansion. Un entrepôt s'ajoute en 2012, puis en 2017, Éric devient propriétaire de l'entreprise qui compte 18 employés.



**L'auteure tient à rendre hommage aux bâtisseurs d'une entreprise qui a commencé en 1944 dans une boutique de forge et qui est devenue Frs Goulet & Fils qu'on connaît. Dans l'ombre, des femmes telles qu'Antonia Fortin, Louise Blais, Jeannine Chamberland et Chantal Asselin les ont soutenus au cours de ces 75 ans.*

- *L'entreprise Frs Goulet & Fils, concessionnaire John Deere. (Collection privée Manon-Goulet)*





LES CHEMINS GRAIG ET GOSFORD 26 OCTOBRE 2019

L'autocar partira de Saint-Henri à 7 h 30 (stationnement Cycloroute, intersection route 277 et rue de la Gare), tandis que le retour est prévu à 17 h 30 au plus tard. Il en coûte encore 90 \$ par membre, un montant qui inclut le transport par autocar de luxe, la pause-café de matinée, le repas du midi, la collation d'après-midi, les frais d'admission aux visites durant le parcours et quelques surprises. Libre à vous d'essayer le traditionnel questionnaire, il attend vos réponses avec impatience et les efforts seront récompensés.

Vous n'êtes pas des habitués de cette activité? Alors, n'hésitez pas à me soumettre vos questions. Les places étant limitées et la liste amorcée, **inscrivez-vous rapidement** par voie électronique à l'adresse pierre.prevost@globetrotter.net, ou par téléphone au 418 571-8743. Vous pourrez ensuite effectuer le paiement par chèque à l'ordre de la Société historique de Bellechasse et le faire parvenir à l'adresse « Pierre Prévost, 217, rue des Écureuils, Saint-Henri, G0R 3E0 ».

